

BULLETIN DE L'INSTITUT POUR L'ETUDE DE L'EUROPE SUD-ORIENTALE

SOMMAIRE

Deux ouvrages sur l'histoire de Byzance (Diehl et von Scala). — Morgenstern : Mémoires. — Radonich : Serbes de Hongrie, Batchka. — Mišew : Les Bulgares. — Weis : Tchéco-Slovaquies. — Stephanow : Bulgares et Anglo-Saxons. — Zimmerer et Milkowicz : Turcs et Serbes. — Bläsian : Industrie romaine. — Chronique (tous les articles par N. Iorga).

Deux ouvrages sur l'histoire de Byzance

Presqu'en en même temps ont été publiées deux histoires de Byzance : celle de M. Ch. Diehl (*Byzance, grandeur et décadence*, Paris, Flammarion) et celle de M. von Scala dans le IV-e volume de la *Weltgeschichte* de Helmolt, 2-e édition). Il nous a paru utile de rapprocher ces deux ouvrages, d'un caractère cependant différent, pour mettre en lumière les conceptions actuelles sur cette vie politique et culturelle des provinces romaines d'Orient qui pourrait, à notre avis, être considéré aussi à un autre point de vue.

M. Diehl, qui se rattache souvent au point de vue de Rambaud dans son « Empire byzantin au X-e siècle », n'admet pas la continuité romaine dans l'Empire d'Orient. C'est pour lui « une monarchie d'Orient », et à côté de cette définition on trouve celle de Rambaud lui-même : « un État du moyen-âge ». Et cela aurait commencé avec la date même à laquelle Constantin-le-Grand inaugura sa fondation de Constantinople : le 10 mai 330. Quant à M. von Scala, il note aussi le moment où on arriva à la « séparation législative », à savoir en 438¹, ainsi que d'autres dates fixant la séparation entre l'Orient et l'Occident, pour déclarer lui aussi qu'une formation nouvelle se présente bien avant et aussi quelque peu après — car ses distinctions ne sont rien moins que nettes — le prétendu « partage de Théodose, dont il cherche à détruire complètement l'importance. Et, dans le

¹ Le moment où Théodose II reconnut Valentinien III comme empereur d'Occident ne peut avoir aucune importance. A ce moment de même qu'en 472 la nécessité de cette reconnaissance plaide, au contraire, contre l'idée d'une séparation politique principale.

développement de l'Empire entier, il distingue un «État de race» (*Geschlechterstaat*), celui des patriciens, un État de fonctionnaires (*italischer Beamtenstaat*), un État de mercenaires (*Milltärdespotismus*). Il connaît aussi le *Kastenstaat* de Dioclétien, qu'il nous est décidément impossible de découvrir.

C'est tout ce qu'il faut, d'un côté et de l'autre, pour ne pas saisir, à travers ces distinctions subtiles, le sens historique de l'Empire dans toute son extension presque trois fois millénaire. Cet Empire ne vient pas sans aucune relation avec les formations politiques de l'Orient, *d'un caractère sacré qui dépasse la forme monarchique*: au contraire, comme le christianisme lui-même, qui aura son héritage en Occident, il apparaît au bout de tout un développement de la royauté orientale, mêlant d'une manière originale, qui a déterminé son caractère, avec le principe, tout aussi religieux, des cités méditerranéennes, grecques, latines et étrusques (les Grecs et les Étrusques étant parfaitement familiarisés avec l'Orient), celui de cette royauté elle-même, emprunté à la monarchie macédonienne, qui la première sut mêler les deux principes pour avoir en même temps la Grèce et la Perse et pouvoir fonder sur cette double base, sous des noms qui ont varié et dans des limites qui ont changé, de nouveaux établissements d'État.

Une fois que Rome eût gagné son caractère, tout ce qu'elle emprunta ultérieurement à l'Orient n'a fait guère que varier les aspects différents de son développement glorieux et fécond. Déjà Dioclétien avait pris le caractère d'un roi d'Orient, comme Alexandre-le-Grand, du reste: en est-il moins un représentant typique de l'Empire, toujours supérieur à l'origine de ses empereurs, à l'accident qui leur donne le pouvoir, à la classe qui peut déterminer les actes politiques ou les changements dynastiques? Et l'Auguste du «*Monumentum Ancyranum*», Héliogabale incliné devant les dieux de la Syrie, Alexandre Sévère conquis par les mêmes institutions et coutumes asiatiques sont-ils moins des chefs de l'Empire que leurs prédécesseurs ou successeurs n'ayant pas des attaches avec ce monde oriental qui peut donner aux Romains une couronne, des vêtements flottants, le cérémonial d'une Cour, des éléments de civilisation différents, mais ne peut pas leur donner aussi un nouveau principe parce que depuis longtemps tous les principes historiques se

sont confondus dans cet État romain, dont c'est précisément ce mélange qui forme la puissance et assure la durée ? Car, après avoir obtenu le type définitif, Rome est supérieure à tout ce qu'elle peut et tout ce qu'elle doit s'ajouter : religion, coutumes et nations.

Cela explique pourquoi elle peut devenir, en Occident, pontificale, germanique sans rien perdre de son caractère ; pourquoi, en Orient, tous ces brillants débris de l'Asie, acceptés, à un certain moment, un peu plus qu'auparavant, ne permettent guère d'assigner un dernier terme à la Rome authentique pour dire que, ce terme passé, on n'a devant soi qu'une «monarchie d'Orient». D'autant moins peut-on parler d'un «État du moyen-âge», car, pour avoir le moyen-âge, il faut les barbares établis et devenus les maîtres dans les anciennes provinces romaines, il faut le mélange avec leurs institutions, l'influence profonde de leurs tendances spéciales, leur cachet nettement appliqué à tout un monde conquis, et en Orient c'est justement ce qui manque, de sorte que, au-dessus des distinctions habituelles dans le développement de l'histoire universelle, c'est le passé qui subsiste, incapable d'évoluer, parce que tout ce qui pouvait contribuer à cette évolution lui a manqué.

Donc, à l'encontre de la théorie allemande que l'Empire d'Occident a été remplacé en 476 par l'éclosion des États germaniques, aussi bien qu'à l'encontre de cette autre théorie qui arrête l'ère romaine en Orient à l'année 395, à l'année 730 même ou à une autre date, du V-e ou du VI-e siècle, il faut affirmer énergiquement que, dernier terme d'une longue évolution, Rome subsista au-dessus des fluctuations apparentes et des hasards passagers.

S'il faut chercher un point de départ pour ce qu'on appelle Empire byzantin — car l'Empire lui-même n'aurait jamais pensé qu'il sera compris par la postérité sous cette dénomination, rappelant l'ancienne ville hellénique sur l'emplacement de laquelle fut bâtie Constantinople, et ses voisins, ses ennemis aussi, n'ont guère connu qu'une Romanie pour les Slaves, un Roum pour les Arabes et ces Turcs —, ce ne peut être que le moment où l'Occident, gouverné depuis longtemps par les barbares, très accessibles aux cajoleries des empereurs seuls légitimes, refusa ouvertement de reconnaître cette légitimité des empereurs

de Constantinople. Or cette date est très tardive : en pleine guerre contre les soldats de Justinien le roi ostrogoth Totila, chef de la résistance germanique en Italie, frappe encore la monnaie traditionnelle de Byzance en y ajoutant en lettres latines son nom et son titre : *Rex Tautila*¹, avec cette tentative de donner une allure grecque à ce nom et sans ajouter à ce titre — pas plus qu'avant lui Odoacre, Théodoric, Gëthmer, Téia («Theia») ², — une détermination territoriale ou nationale. Il fallut que les empereurs d'Orient rompièrent par leur iconoclasme hérétique leurs liens avec Rome restée rigoureusement traditionaliste, «orthodoxe», pour que le Pape, qui s'était, dans cet Occident, substitué à l'empereur, déléguât les pouvoirs impériaux, dont il se sentait théoriquement le détenteur, au roi franc, depuis longtemps son appui matériel.

Il faut donc commencer «Byzance», non pas même par l'établissement en Italie des Lombards, qui ne se préoccupèrent jamais de leur reconnaissance par les empereurs, — l'Empire conservant cependant son exarque —, mais par le premier empereur iconoclaste qui réussit à imposer à toutes les provinces de l'Orient son christianisme réformé, dépouillé des idoles et des superstitions, et il faut considérer cette Byzance comme décidément établie dans des limites qu'elle ne pourra jamais dépasser, malgré ses ambitions nourries de réminiscences, au moment où l'empereur franc, pour le vrai «peuple chrétien», et non pour ses Francs eux-mêmes, ni pour les hétérodoxes, demanda *et obtint* une délimitation comme entre deux États différents.

Désormais, pour écrire, non pas l'histoire du territoire occupé, quelquefois alternativement ou accidentellement, et non d'une manière permanente, par cet Empire (von Scala) ou même celle des éléments de civilisation et de mœurs mêlés à la vie byzantine, mais bien cette vie même d'un Empire capable de résister pendant mille ans à toutes les invasions sans avoir rien abandonné des principes de son existence, il faut tenir compte

¹ C'est ce qu'on lit très clairement sur une monnaie d'or que nous possédons. D'autres ont le légende : *rex Badvila*. — Mais les noms des rois barbares sont déjà précédés du *d[ominus] n[oster]* impérial.

² Alaric aurait, sur un sceau très douteux, l'inscription *Alaricus, rex Gothorum* (Pflugk, *Geschichte des Mittelalters*).

de ce qui change, progresse ou déchoit, dans les éléments mêmes de sa composition, dans les forces mêmes de sa vitalité. Comme l'Empire représente une alliance indivisible entre la tradition politique exclusivement romaine, l'orthodoxie religieuse, l'hellénisme culturel et les influences naturelles de l'Asie, il faudra étudier ces facteurs dans leur mouvement incessant, dans toutes leurs vicissitudes. Et à chaque époque celui-là de ces facteurs sera examiné en première ligne et avec plus d'attention dont partira l'impulsion et auquel principalement la transformation sera due.

Un autre système peut satisfaire seulement les amateurs d'expositions littéraires intéressantes, sur un fond d'histoire quelconque, ou les curieux d'archéologie et d'antiquités historiques. C'est un peu, dans un cas et dans l'autre, plus, mais aussi moins que l'histoire elle-même.

On risque de ne pas se rendre bien compte des commencements du monde byzantin si on considère, ainsi que le fait M. von Scala, l'Empire d'Orient comme ayant été, de fait, soumis pendant quelque temps aux Germains—Alaric et Théodoric étant mis en même ligne que Ricimer ou Stilichon, que Fravitta, Frigern, Athanaric, Gaïnas, Pribigilde: Ardabour et Aspar, aux noms orientaux, sont inscrits aussi parmi les Goths—, pour leur échapper seulement en 488, lorsque Théodoric fut envoyé en Italie avec le mandat impérial de chasser l'usurpateur Odoacre¹. De fait, l'Empire n'évitait pas ces barbares parce qu'il ne croyait guère dépendre de leur nationalité, que chacun devait dépouiller lorsqu'il quittait sa qualité de «roi» barbare ou de chef d'auxiliaires pour participer à l'officialité régnante. Entre les Thraces Marcien et Léon, entre les Illyriens Anastase et Justin et l'Isaurien Zénon il n'existait, et ne pouvait exister, aucune différence en tant qu'empereurs, et il en était de même en ce qui concerne les généraux et les ministres. Ce qui régnait c'était, de fait, l'Empire. Le système, produit d'une évolution millénaire, à laquelle le monde entier avait participé, était infiniment supérieur à tout

¹ Nous nous refusons absolument à croire que, dans l'inscription relative au dessèchement des marais pontins, le titre „d'Imper. Ang.” se rapporte (p. 127) à Théodoric, et non à Justin. Voir les monnaies purement byzantines de Théodoric; *ibid.*

ce que pouvait apporter l'individualité la plus favorisée, à laquelle tout était permis sauf ce qui aurait été plus essentiel : l'innovation. On le voit bien lorsque les ressorts de cette machine compliquée et efficace procurent un trône indifférent en lui-même — ce qui ne concorderait guère avec la « monarchie d'Orient » — à l'illettré Justin.

En ce qui concerne l'Occident, où des titres romains donnaient à Clovis, à Gondebaud le Burgonde, au roi des Visigoths Alaric II, à Hildéric le Vandale le droit d'administrer légalement la population romane¹, la *présence directe de l'empereur légitime n'était pas nécessaire pour que le même ordre politique régnât*. Il ne peut pas être question « d'apparences » (von Scala, p. 127) : *ce que tout le monde reconnaît tire sa force de cette reconnaissance même, et peut-être sa force principale à une époque donnée*.

Sous le rapport religieux les premiers empereurs furent suspects d'incliner vers les hérésies à la mode (arianisme, monophysitisme, manichéisme). Ceci non plus ne doit pas tromper l'observateur : ces suspicions elles-mêmes montrent bien à quel point l'orthodoxie la plus stricte était requise, quelle était son influence dominatrice, ne permettant à personne parmi ceux qui gouvernaient de s'en écarter. Ce n'est qu'ainsi que l'empereur pouvait être vraiment le chef de l'Empire ; autrement le droit suprême aurait passé, comme à Rome, longtemps administrée par des ariens, goths ou lombards, à son Patriarche. Justinien, arrivé au pouvoir, n'a rien de plus pressé que la conclusion d'une paix solide avec le Pape Hormisdas, et il fait couronner son oncle Justin, dont il devait être l'héritier, par ce Pape Jean, venu à Constantinople comme envoyé de Théodoric.

Justinien, dont M. von Scala reconnaît le caractère thraco-illyrien (et nullement slave), n'a rien d'oriental dans ses origines, son éducation et sa manière de pensée. Quelle que fût l'importance dans cet Empire de l'Asie Mineure, bien peuplée et très riche, nullement dévastée par les déplacements et les excès des barbares, *c'est encore la Romanie, l'élément balcanique ro-*

¹ Les monnaies de ces rois les représentent en costume romain ; le revers a la croix et le M des monnaies de Byzance : il paraît que Pépin déjà porte sur son sceau le titre d'Imperator (aussi dans Mertens, *illustrierte Weltgeschichte*, Berlin, s. d., p. 336).

manisé, qui domine; il ne faut pas faire un trop grand cas de cette garde isaurienne qui créa Zénon, leur congénère, empereur. Les préoccupations des héritiers de Justinien, Justin II, Maurice, un Cappadocien d'origine latine, Tibère, «un Thrace grécisé» (p. 136), sont dirigées du côté du Danube et de la Mer Noire, essayant de refaire cette portion importante de l'Empire dans ses anciennes limites.

Autant qu'il y a des rois de Perse agressifs, ce sont eux qui représentent l'«Orient», la «monarchie d'Asie»¹, car il ne peut pas, d'après la tradition, y en avoir deux. Byzance ne la remplace pas: il la subit, surtout en ce qui concerne l'industrie et l'art. Certaines des monnaies de Justinien, dont les inscriptions sont toujours latines, portent le nom sacré de Rome: cette Rome n'existait pas seulement dans la tradition et dans la théorie; elle était encore, quel que fût le caractère de la Capitale, des armées de Bélisaire et de Narsès, la principale base du grand édifice. M. von Scala a parfaitement raison lorsqu'il qualifie la restauration et l'adaptation du droit romain par le grand empereur comme un de ses moyens pour «détruire les influences de l'Orient» (p. 130).

La tendance romaine, dans le sens ancien, précis et authentique du mot, se continue aussi après la fin de la légitimité dynastique créée par Justinien, c'est-à-dire après l'horrible meurtre de Maurice et de sa famille par le parvenu militaire Phokas, un Grec celui-ci, le premier, un Grec tiré de la plèbe. Héraclius, qui le remplace, en vengeant les victimes, vient de l'Afrique hellénisée, dont son père aussi avait été le gouverneur. La décadence perse l'incite à tenter une revanche romaine en Syrie, et il délivre Jérusalem. Ses monnaies portent à côté du titre latin *consul* son propre nom écrit en lettres mélangées: Ερακλ².

Mais c'est encore un orthodoxe selon la tradition. Rome le reconnaît pour maître et lui témoigne sa reconnaissance pour avoir délivré les Lieux Saints. Sa puissance victorieuse donne

¹ Justinien ne leur interdit pas de frapper des monnaies d'or: leurs monnaies furent vaincues naturellement par la supériorité, jalousement gardée, de la monnaie byzantine.

² Pour M. Diehl c'est le moment où l'Empire aurait perdu le caractère romain, universel (p. 9).

l'espoir d'échapper à la tyrannie arienne des Lombards. Peut-être l'apparition des Arabes seule a-t-elle empêché l'œuvre de restauration en Occident aussi, la répétition des triomphes de Justinien. L'Empire en est encore plus attaché à sa formule religieuse.

Lorsqu'il s'agit de combattre l'expansion arabe, qui a ravi aux successeurs d'Héraclius la Syrie et, se substituant à l'ancien royaume perse, sous presque tous les rapports, envahit l'Asie Mineure et menace Constantinople elle-même, l'empereur Constant se tourne vers ce qui lui reste de ses possessions occidentales, il renouvelle ses rapports avec l'Italie et s'établit en Sicile pour dominer la Mer contre les pirates asiatiques. Maurice avait pensé, un peu auparavant, à fixer un de ses fils dans l'ancienne résidence romaine elle-même.

L'Empire arabe n'est qu'une copie de l'Empire byzantin, avec cette différence que l'élément syrien et persan, déjà infusé dans la civilisation de Byzance, est plus fort dans cette contrefaçon sémitique. Mais le principe, nettement théocratique, surtout au commencement, lui donne un caractère nouveau. S'il n'y avait pas eu ce principe, on aurait pu assimiler la création politique de Mohammed en Orient à celle des Germains en Occident. Mais ce qui établit les Arabes en Syrie ce ne fut donc pas le titre de droit accordé par un facteur de légitimité — comme le titre impérial donné à Charlemagne par le Pape —, mais bien le mécontentement causé par un régime administratif et fiscal coûteux et non-efficace, par un christianisme étroit, contraire aux traditions séparatistes de la vieille Syrie. Si les Arabes cherchent à conquérir Constantinople, la ville impériale n'est pour eux qu'une proie plus riche que les autres. Ce que Byzance peut réclamer de la vie arabe c'est seulement cet apport culturel que M. von Scala expose minutieusement, suivant les plus nouveaux résultats.

L'Arménie, avec son organisation politique décalquée d'après celle de Byzance, mais ayant ses origines dans l'ère alexandrine encore, non sans une continuelle influence du monde persan voisin et de la Syrie romaine, s'est soutenue aussi indépendante par la différence du rite religieux. Et, comme elle est interposée entre les Byzantins et les Géorgiens, ses proches parents, ces derniers, bien que restés orthodoxes (la scission définitive eut lieu en 607), gardèrent aussi leur individualité. L'Empire

fut empêché donc de se chercher des compensations au Nord-Est asiatique, et l'histoire universelle s'enrichit de deux *créations parallèles du plus haut intérêt*. Ces différents *sécessions* religieuses et politiques divisèrent ainsi en quatre l'ancien territoire byzantin, mais l'héritage de la tradition et donc de la légitimité incontestable fut l'apanage de Constantinople elle seule.

L'iconoclasme n'est que la forme extérieure d'un mouvement qui avait une autre tendance. La dynastie «isaurienne» de Léon III se voyait définitivement bornée aux limites européennes de l'Empire : il ne lui restait que la tâche de défendre les îles, la domination sur la Mer et Constantinople elle-même contre les coups des Arabes aventureux. Pour ce continuel effort il lui fallait des moyens qu'un Trésor épuisé ne lui fournissait pas plus que les revenus, amoindris et toujours incertains, des provinces. Or la réforme religieuse qui prétendait faire revenir l'Église à la simplicité de ses premières institutions permettait à l'État de s'approprier les richesses et les possessions territoriales des couvents et d'autres saints lieux. Elle donnait au problème financier la même solution que donna à sa détresse la Révolution française, en se saisissant des biens du clergé. Et, en même temps — et cela aussi mérite d'être signalé, — en dépouillant l'Église de tout ce qu'elle avait accumulé jusqu'alors, par l'exploitation de ses domaines, les empereurs «iconoclastes» empêchaient pour toujours en Orient une domination ecclésiastique pareille à celle qui, à ce moment même, s'était imposée en Occident par l'acte d'inféodation qui fut la création subordonnée d'un empereur de race franque.

Dès ce moment et après la rupture avec Rome à cause de l'hérésie officielle byzantine, il n'y eut plus de Papes syriens, comme ç'avait été la coutume pendant longtemps (voir Scala, p. 154), il n'y eut plus d'ambassades romaines à Constantinople, ce qui n'empêcha ni les relations de commerce, ni les influences d'art —, mais il n'en résulte pas que la Rome d'Orient se fût détachée, par ce seul fait, de la tradition romaine qu'elle avait suivie jusqu'ici. Elle accepte franchement son nouveau caractère grec, bien que seulement faute de moyens nécessaires pour conserver son caractère latin. Mais, tout en gardant jalousement ces principes qui ne lui permettaient pas d'admettre le caractère

impérial de cette royauté franque avec laquelle on consentait tout au plus à conclure des traités de délimitation, *l'Empire s'appuyait exclusivement sur une base européenne, balcanique*. Toute son activité pendant le VIII-e et le IX-e siècles eut, en dehors des mesures prises contre le danger arabe, ce but principal : empêcher l'établissement dans la péninsule de cet État barbare que tendaient à fonder les Bulgares et qui resta, par suite de ces efforts, un simple camp de pillards. Au moins jusqu'au moment où, son chef ayant embrassé l'orthodoxie, Siméon voulut être un César, un Tzar, et remplacer l'empereur de Constantinople par sa propre personne ambitieuse, ce qui signifie un simple acte de substitution personnelle, sans aucun élément de nouvelle création politique, car ses Bulgares, bien que relativement nombreux, auraient eu, en cas de réussite, le rôle qu'avaient eu au V-e siècle les Isauriens de Zénon.

Le grand événement dans les relations des empereurs avec les Bulgares, descendus en Mésie au milieu d'une des «Sclavinies», des provinces slaves du Balcan, vers la fin du VII-e siècle, ce ne furent pas les victoires sanglantes de Croum, ni les traités de cession territoriale, qui, dans l'intention des Byzantins, n'étaient que la délimitation des terres abandonnées à des barbares dans les anciens conditions de «fédérés», ni même les prétentions de Siméon, son avance sur Constantinople, sa proclamation impériale sous les murs mêmes de la ville sacrée —, ce qui montrait bien qu'il comprenait le caractère unique de l'Empire, l'impossibilité morale d'être César ailleurs que dans la résidence des empereurs légitimes — et le siège de cette Capitale. Cet événement décisif ce fut la création de la liturgie slave, due à des moines des environs de Salonique qui travaillaient pour le grand royaume slave de Moravie (imitation du duché franc de Pannonie). Cette liturgie devint celle des Bulgares ; elle allait être celle des Serbes aussi. Or, une fois cette liturgie fixée,—avec la bénédiction du Pape d'abord, mais le Patriarche de Constantinople dut suivre pour ne pas perdre ses droits d'hégémonie—, un séparatisme balcanique, analogue à celui de la Syrie, de l'Arménie surtout, de la Géorgie, de l'Égypte, de rite copte, s'était établi, et cela devait avoir pour l'avenir les plus graves conséquences.

Mais l'Empire paraissait préparé à les affronter. Après la querelle entre le monothélisme officiel, qui réduisait à l'«énergie» l'unité divine, et l'orthodoxisme du Patriarche de Jérusalem, après l'insuccès de la formule imposée par Héraclius dans son «ecthésis», le «type» de 648 avait défendu aux sujets de discuter sur le dogme¹. Ce dogme était donc devenu de la compétence seule du gouvernement, c'est-à-dire de l'empereur. C'est ce qui lui donna la confiance nécessaire pour s'attaquer au culte des icônes. Quand, au bout d'un siècle de querelles envenimées avec les moines, qui, ayant, après l'époque des rhéteurs (VI-e-VII-e siècles), l'historiographie en leur pouvoir, créèrent à ces persécuteurs la réputation burlesquement odieuse que l'on sait, les empereurs semblaient se réconcilier enfin avec l'orthodoxie (787) c'était tout à leur avantage que les relations étaient reprises: ils gardaient le produit de leurs confiscations et, malgré les exagérations polémiques, personne ne pensait sérieusement à leur contester le droit de décider, dans les formes traditionnelles, concernant la foi elle-même. L'opposition des moines de Stoudion, un Cluny byzantin, ne trouva pas, au commencement du VIII-e siècle, l'écho nécessaire pour donner à l'Orient le spectacle, dont l'Occident devait être, deux siècles plus tard, le témoin ému, d'un combat entre la puissance laïque et celle de l'Église. Le réconciliation de 842 ne ravit à l'empereur rien de ce qu'il avait gagné.

A ce moment encore, Alcuin reconnaissait la supériorité, l'hégémonie en fait de légitimité de cet empereur qui n'avait rien changé à ses principes, ni à ses aspirations (von Scala, p. 166). Basile I-er, le premier des empereurs de la Maison macédonienne, cherche à reprendre les anciennes relations avec Rome, un demi-siècle avant le moment où le Saint Siège, déchu par la corruption et soumis de fait à l'influence dégradante des féodaux de la campagne romaine, devait abdiquer ses droits devant la force envahissante des guerriers allemands d'Otto I-er. Romain Lacapène, son successeur, conclut en 920 l'*union* avec Rome pontificale. Si le Byzantin avait réussi — ce qui était très possible, les descendants de Charlemagne ayant disparu, en appa-

¹ Le Pape ayant condamné cette résolution, il fut exilé en Crimée (von Scala, p. 158).

rence, avec la mission même qui leur avait été confiée —, il n'y aurait pas eu dans la seconde moitié du X-e siècle cette imitation passagère de l'œuvre du grand empereur. Et la restauration byzantine aurait mieux servi le développement de la civilisation occidentale, car l'Empire se préparait dès l'avènement de la nouvelle dynastie pour une Renaissance des lettres qui, malgré le retour aux formes anciennes, n'en forme pas moins, par l'élégance raffinée de son style, un des moments les plus brillants du moyen-âge entier.

Ces nouvelles prétentions byzantines amenèrent toute une série d'exploits en Orient, contre les Arabes, qui ne succombaient que trop tôt aux maladies politiques que l'Empire leur avait données en même temps que les éléments mêmes de la civilisation. Les victoires remportées en Syrie — M. von Scala a signalé ce qui dans Basile rappelle Justinien ; il faut voir une réédition de Héraclius dans Nicéphore Phocas — encouragèrent ces empereurs guerriers à accomplir la même oeuvre de récupération dans les Balkans, contre les Bulgares, tout aussi rapidement infectés par ces vices du Bas Empire auxquels le Bas Empire lui-même sut résister pendant mille ans, et cela par ce qu'il avait lui ce qui manquait à ses imitateurs : le principe politique, considéré comme immuable et éternel.

Basile II fut le vainqueur des «Bulgares» rebelles, — de fait des Albanais et des Valaques, qui s'étaient soulevés, prétendant vouloir rétablir cette Bulgarie qui était la seule forme traditionnelle de l'opposition contre Byzance. Ce conquérant fut en même temps l'organisateur prévoyant qui, en détruisant par ses édits et par son administration, stylée dans ce sens, la «féodalité»¹ byzantine qui, surtout en Asie Mineure (cf. les «bœs des vallées» détruits, il y a à peine un siècle, par le Sultan Mahmoud, sur le même territoire), avait remplacé la grande propriété de l'Église. Comme, d'un autre côté, la bourgeoisie vint, toute faite, de l'Occident, de ces villes italiennes que les empereurs considérèrent pendant longtemps leur apparte-

¹ Il ne faut pas prendre ce terme à la lettre (cf. Diehl, p. 165 et suiv.) : il n'y eut pas en Orient la propriété et l'autorité réunies, avec abdication de l'État, sur le même territoire ; il y a seulement une dépendance économique du paysan. Les parèques de Chypre et d'ailleurs sont des colonies ayant une situation inférieure, des *vicini*.

nant, comme ces étrangers ne pouvaient avoir cependant que des privilèges, et pas des droits traditionnels ou des chartes arrachées par leur propre effort, l'empereur reste, après l'an mille comme auparavant, le seul pouvoir, comme il était la seule autorité. La tradition romaine n'était pas donc amoindrie en faveur des nouveaux éléments de l'histoire.

L'invasion des Turcs Seldschoukides commença une nouvelle ère. L'Empire, occupé encore sous Isaac Comnène sur le Danube, n'avait pas les moyens nécessaires pour résister à cette poussée plus opiniâtre qu'énergique; à l'égard de ces nouveaux païens, les Arméniens, en partie réunis aux sujets byzantins, et les Ibères eurent les mêmes motifs. Ils ouvrirent aux envahisseurs cette autre porte de l'Empire, les défilés de leurs montagnes. Malgré la querelle du Patriarche Michel Kéroullarios avec le Pape, l'Occident latin devait intervenir pour rouvrir le chemin des pèlerins aux Lieux Saints et pour assurer le commerce, dont tout ce monde profitait, des républiques italiennes. Les croisades commencèrent: elles signifient aussi la reprise des relations continues et intimes entre les deux civilisations qui avaient conservé, dans des conditions différentes, le même patrimoine romain.

Byzance évolue, sans rien abandonner de sa majesté hiératique dans le sens de ces hôtes turbulents, les croisés, qui fondèrent des États de droit latin sur terre d'Empire, à Antioche, à Édesse, à Tripolis, à Jérusalem, en Chypre. Les Comnènes, de grands propriétaires, étaient tout faits pour jouer ce rôle emprunté de hardis chevaliers de la croix. Et, s'ils cherchèrent à regagner l'Orient, où ils durent s'arrêter cependant, devant les ennemis, comme devant les amis, ils se dirigèrent, comme jadis l'empereur Maurice, sur le Danube. Et, sous Manuel I-er, ils arrivèrent à s'imposer aux Russes, les anciens auxiliaires et ennemis du X-e siècle sur le territoire byzantin même, aux Magyars de culture slave, puis grecque d'emprunt, tout récemment latine, par leur soumission au Pape, dont ils étaient les délégués permanents, de croisade, et enfin aux Serbes, qui avaient commencé, sous l'influence de l'Occident sur la côte de l'Adriatique, sous l'influence byzantine dans la Rascie intérieure, leur vie politique. Le drapeau byzantin flotta à Ancône, et une restauration italienne, dans le style de Justinien, fut jugée, à un certain moment, possible contre les convoitises de Frédéric Barberousse.

Peu de temps après il y eut un empereur «latin», franc à Constantinople ; les Vénitiens se saisirent de leur «quart et demi de Romanie». Un mélange profond de latinisme et de byzantinisme eut lieu au moins en Morée. Mais l'État grec qui revint de Nicée, après sa victoire sur l'«Empire» des pâtres valaques d'Ioniță, qui avait paru d'abord sous le titre bulgare, plus modeste, et sur l'«Empire», en partie valaque aussi, des Ducas d'Épire, cet Empire, malgré ses traditions intangibles, garda en grande partie le caractère de fondation de croisade, avec toutes les liaisons et les obligations que cette qualité devait nécessairement lui imposer. L'union religieuse avec Rome, acceptée au concile de Lyon, puis, à celui de Florence, souligne ce caractère de l'Empire rétabli par les Paléologues.

Au XIV^e siècle, qui vit en Occident les grandes révoltes des villes et des masses paysannes, l'Orient byzantin offre le même phénomène. Ce qui se passe à Thessalonique rappelle les mouvements des bourgeois de Paris ou de Rouen ; dans la querelle entre les deux Andronic, entre Jean Cantacuzène et le parti de son ancien pupille Jean V Paléologue il n'y eut pas que les militaires, la noblesse de province, les mercenaires latins, serbes et turcs, qui eurent un rôle à jouer. Si les chroniques contemporaines, celle de Cantacuzène lui-même, préoccupé de sa guerre à lui, et celle de Nicéphore Grégoras, qui mêle à l'histoire militaire et politique l'exposé des discussions religieuses, ne nous renseignent pas suffisamment sur ce qui agitaient les campagnes apauvries, asservies et, après tout cela, dévastées par les partis en lutte, qu'appuyaient des barbares de toute espèce, il a fallu ce grand mécontentement social, existant aussi bien sous le sceptre du roi serbe, devenu un empereur de contrafaçon, que sous le vieux sceptre byzantin, pour que le régime turc, imposé, en fin de compte, par de faibles bandes, fût accepté par les classes inférieures. Dans l'Europe occidentale il n'y avait pas, heureusement, des sauveurs de cette qualité.

Dans l'ouvrage de M. von Scala un dernier chapitre traite de la survivance byzantine dans le monde turc. L'historien autrichien se demande si le fief militaire chez les Ottomans est une continuation de l'ancienne coutume turcomane ou bien

un emprunt fait aux Byzantins, voire même aux Persans ! Qui-conque se rend compte du fait que ce système ne se retrouve pas dans les autres émirats de l'Asie Mineure et que tous ces Turcs passèrent par une époque d'organisation patriarcale avant d'arriver aux formes du XIV^e siècle se ralliera à l'opinion d'une origine exclusivement byzantine. Quant à l'hypothèse que le fief, qui apparaît dans la France méridionale à peine en 930 (p. 208), pourrait être d'origine orientale, il suffit de remarquer que les croisades sont d'un siècle plus récentes. Il ne faut pas accorder une confiance absolue aux données turques sur l'organisation dans les premiers temps de la conquête, et les résultats précis que M. von Scala cherche à obtenir risquent d'être soumis à caution (voy. p. 209)¹.

N. Iorga.

* * *

Mémoires de l'ambassadeur Morgenthau, Vingt-six mois en Turquie, Paris, Payot, 1919.

Les ambassadeurs américains n'attendent pas longtemps avant de communiquer aux diplomates auxquels, dans le sens habituel du mot, ils tiennent si peu, et au simple public, à nous, historiens, par conséquent aussi, ce qu'ils ont vu, et bien vu, au cours de leur mission. Ils peuvent le faire d'autant plus facilement que ce ne sont pas des professionnels, ayant le soin de leur carrière, mais bien des personnages politiques ou même des hommes d'affaires chargés temporairement de représenter leur pays.

Tel est le cas de M. Morgenthau, un des amis du président Wilson. Il fut envoyé, entre deux campagnes électorales, à Constantinople, aussi en tant qu'Israélite, pour représenter avec le plus d'impartialité possible son pays — il est né cependant en Allemagne, que ses parents quittèrent lorsqu'il avait l'âge de

¹ Dans les détails M. von Scala n'est pas toujours bien informé : il serait difficile de trouver des preuves pour une domination des Bulgares sur la rive gauche du Danube, à n'importe quel point de leur histoire (pp. 133, 177 et 193). Les fondateurs de l'„Empire“ des Assénides étaient certainement des Vlaques, et non des descendants de l'ancienne lignée des Tzars, vivant dans un milieu valaque, ce qui est matériellement impossible.

neuf ans — au moment même où allait se poser dans l'Empire ottoman, repeint, mais non refait par le parti des Jeunes Turcs, devenu une simple bande de tyrans avides et dénués de tout scrupule, à l'intérieur et à l'extérieur, l'ancien problème des relations entre musulmans et chrétiens.

Le diplomate improvisé, excellent observateur et écrivain plein de vivacité et de verve, n'avait pas, naturellement, toute la préparation qu'il aurait fallu pour saisir dès les premiers instants les caractères, non pas seulement des personnes, sur lesquelles il ne s'est nullement trompé, mais aussi des situations elles-mêmes. Il croit, par exemple, que l'Ottoman de l'époque du grand Soliman n'était, comme son ancêtre de la conquête, au XIV-e siècle, que „l'illustration la plus parfaite du bandit politique“ (p. 241). Il s'imagine que les capitulations n'ont pas été arrachées aux Sultans par de longs efforts de la diplomatie européenne au XVI-e siècle, mais qu'elles furent dédaigneusement jetées aux chrétiens non soumis pour mieux marquer leur qualité inférieure d'„impurs“, qui ne peuvent pas prétendre à être traités selon les prescriptions du Coran (p. 243). Il confond la nationalité politique, solennellement reconnue, de ces derniers, Français, Anglais, Hollandais, avec la catégorie de *milet*, peuple soumis, dans laquelle on englobait les vaincus, d'après l'Église à laquelle ils appartenaient, religion et nation équivalant dans la conception islamitique (*ibid.*). Il accepte l'opinion que les chrétiens n'ont été toujours dans l'Empire qu'un „troupeau“ méprisé, dont personne ne pouvait se détacher pour s'élever à une situation supérieure: on leur aurait interdit même de monter à cheval (*ibid.*). Il affirme carrément que cette Turquie n'a jamais connu, non seulement les lettres et les arts, mais aussi une législation et un système politique. Ignorant l'histoire des Balkans, il suppose que la Russie délivra, en 1877, la Bulgarie — simple bloc de provinces turques — et la Roumanie, — principauté nominale vassale et simplement tributaire, dont l'autonomie, allant souvent jusqu'à l'indépendance absolue, même au XVII-e siècle, ne fut jamais interrompue, ni au moins mise en doute par les suzerains¹. Ayant eu vent de la révolte de Cara-Georges, qui ne réclamait que le retour à l'ordre légal sous la souveraineté de l'„empereur“ de

¹ Le traducteur lui fait dire que l'Héritier austro-hongrois était, non pas un archiduc, mais un «Grand-Duc». Le même traducteur parle de 7.000 canons (*guns*, au lieu de fusils) appartenant aux comités arméniens.

Constantinople, et du régime de Miloch Obrénovitch, qui se considérait, de fait, comme un simple pacha chrétien d'une province dont les privilèges venaient d'être solennellement garantis aussi par un traité de droit européen, il nous informe que „ce tous les nouveaux royaumes taillés dans les États du calife, la Serbie — rappelons-le à son honneur éternel — est le seul qui ait conquis lui-même son indépendance“ (p. 248).

Ces défauts de préparation n'ont pas empêché M. Morgenthau de saisir sur le vif et de présenter avec talent les réalités turques contemporaines, hommes et choses.

I.

En commençant par les premiers, il n'a vu qu'une fois le bon Sultan pacifique Mohammed V, qui lui parlait de l'attaque russe (!), à laquelle il a été obligé de répondre, et d'autres événements, regrettables pour lui, qui ont dû cependant s'accomplir, car telle était la volonté d'Allah. Il a entendu parler souvent de cette „machine à iradés“, sans volonté et sans prestige, aussi bien que sans aucune connaissance de ce qui se passait autour de lui, et on nous le présente essayant vainement, à genoux, d'obtenir de ses ministres, créateurs, maîtres et geôliers le pardon de son gendre, condamné à mort comme conspirateur et exécuté (pp. 23, 49).

Les Jeunes Turcs, cette maffia politique, ce *boss*, d'après le terme américain, avec complication d'assassinats à volonté, individuellement et en masse, lui ont trop souvent confessé, cyniquement, leur passé et déclaré, brutalement, leurs intentions pour qu'il ait pu se tromper sur leur compte. Un petit groupe d'aventuriers, deux cents, en tout, au commencement, ils ont payé d'audace, acquérant l'expérience que cela suffit pour conquérir et garder le pouvoir — il fallait ajouter: en Turquie, où une nation paralysée, vivant d'une manière parasitaire aux dépens des nations soumises, dénuées de droits effectifs, est habituée à subir sans murmure tous les caprices de la tyrannie exercée par une minorité pourrie —; ayant devant eux une Europe divisée, dont chacun des deux groupes avait un intérêt énorme, par rapport aux Détroits, à se gagner la Turquie, ils purent se permettre tout ce que peut inventer une ambition folle, un „patriotisme“ sans critique, un „nationalisme“ allant

jusqu'à dénier aux autres, qui se trouvaient sur la terre de leurs ancêtres, le droit de vivre (cf. pp. 131-132)¹.

Parmi les coryphées de ces idéalistes amants de la liberté, devenus les plus cruels des persécuteurs contre quiconque avait le malheur d'être chrétiens ou commettait le crime de rester leur adversaire politique, celui qui domine, absolument, les autres, tout en accordant à son ami Enver la préférence même dans les incidents de la vie privée, est Talaat. Ceux qui voudront reconstituer plus tard la personnalité puissante, bien que triviale, de ce barbare dompteur de barbares, qui baragouine le français et risque parfois des phrases allemandes d'un style tout personnel, trouveront dans les mémoires de M. Morgenthau plusieurs clichés bien réussis de ce Turc énorme, aux poignets de lutteur appuyés drus sur son bureau de pacotille, dans un milieu qu'il a savamment construit „pauvre“ pour soutenir sa réputation de démocrate. Il est un „admirable manieur d'hommes“, possédant des „capacités innées, extraordinaires“ et „presque une divination surnaturelle des mobiles d'autrui“ (p. 28). C'est lui qui manœuvre le Grand vizir Saïd-Halim, prince égyptien, affamé d'être Khédive à la place de son parent et, en définitive, aussi nul que vaniteux (p. 29): on voit celui-ci pleurer sur son incapacité d'arrêter la guerre contre la Russie et l'Entente, déclanchée à son insu, mais pas à l'insu de Talaat et d'Enver, par les marins allemands „au service“ de la Turquie.

Enver, avec son visage blanc, sans une ride, avec ses beaux cheveux, avec ses yeux langoureux de femme et avec ses moustaches relevées à la prussienne, est un type tout autre. Fils de parents modestes, vivant en province, — le père avait épousé à seize ans sa femme de quatorze, qui lui donna cet enfant, d'un si mystérieux et troublant avenir. Malgré ses airs de „génie“ militaire et politique — il exhibe dans ses appartements luxueux au-dessus de ses moyens connus les portraits de Napoléon et de Frédéric II, et les siens l'affublent du sobriquet „Napoléonik“ —, il n'a de fait qu'une qualité: sa confiance absolue, immuable dans le succès, ce qui lui fait risquer tout dans une aventure: un homme „de décision prompte, toujours prêt à jouer sa vie et son avenir

¹ „Pour que survive cette dernière parcelle de notre patrie, il faut nous débarrasser des peuples étrangers“ (p. 52).

sur la réussite d'une simple aventure" (p. 34). Calme, glacial, imperturbable autant que Talaat, qu'il méprise et cherche à rabaisser, est violent et théâtral, il a cependant des moments où le féroce réapparaît, comme alors qu'on lui communique la décision de l'Entente de le rendre personnellement responsable si quelque chose arrive aux internés (p. 107 et suiv.). Ses coups d'État heureux, son intervention efficace pour regagner Andrinople, ses aventures dans la Tripolitaine, les égards qu'on lui a montrés à Berlin, son mariage avec une princesse impériale, dont il expose le siège doré dans son cabinet de travail, sur une estrade, comme un vrai trône, l'ont rempli d'un orgueil sans bornes. Il se croit visiblement le vrai Sultan, le seul Sultan qui existe dans la réalité des choses. Si, après l'insuccès de sa campagne au Caucase, annoncée à si grand fracas, il revient modestement et cherche à se soustraire aux regards, il se gonfle d'importance aussitôt après sa „victoire sur la flotte anglaise invincible". Tout en expliquant judicieusement à l'ambassadeur américain que les Dardanelles peuvent être défendues avec succès¹, il ne manque pas de relever ce que ces confessions peuvent avoir d'extrêmement honorable pour le ministre qui les reçoit: „Savez-vous que l'empereur d'Allemagne ne conversa jamais avec personne d'une façon aussi intime que je viens de le faire aujourd'hui avec vous?" (p. 186). Il serait difficile, même dans cet Orient aux fortunes funambulesques, dépassant de beaucoup les moyens de ceux qu'elles comblent, de montrer plus de fatuité que ce bellâtre turc, prussianisé pour devenir le Sultan des intérêts germaniques en Orient.

Les comparses intéressent moins, et on ne les voit que rarement, comme ce Dschéhal, qui part pour la Syrie, c'est-à-dire pour la „conquête de l'Égypte" — du reste on ne reconnaît pas dans ce milieu une frontière égyptienne (p. 118)—, avec le faste de Mourad IV allant forcer Bagdad et qui s'installe à Damas, comme tant d'autres ailleurs, en maître absolu, ne devant aucun compte à personne. M. Morgenthau, qui connaît son Shakespeare, en fait un Marc-Antoine, „cruel, égoïste, franc et bestial", mais pas aussi dissolu et, au fond, bon enfant au milieu

¹ „Je veux prouver que la marine de l'Angleterre n'est pas invincible" (p. 134).

de ses plaisirs, comme l'autre (pp. 158-159). N'oublions pas le burlesque préfet de police Bédri, tout aussi enchanté de pouvoir sourire aux souffrances des femmes et des enfants qu'il déporte, de dévaliser un couvent de nonnes, en emprisonnant les sœurs et en jetant dans la rue, au milieu de l'hiver, les élèves, d'accomplir un méfait à l'insu de l'ambassadeur qui l'aurait empêché, que de parader dans le carrosse du même et de voir son portrait, avec des éloges plus ou moins mérités, dans un grand journal d'Amérique.

Il ne faut pas oublier les ambassadeurs: celui de Russie, Giers, „hautain et dédaigneux“ (p. 32) si rempli de la conscience qu'il a de représenter un énorme et tout puissant Empire, qu'il ne croit devoir rien ajouter du sien pour en servir les intérêts; le loyal anglais Mallet; l'honnête ambassadeur de France, Bompard; celui d'Italie, Carlotti, invisible; Pallavicini, l'envoyé de l'empereur-roi, toujours préoccupé, dans sa tristesse devant le sort immanquable de la Monarchie, de ne pas faillir au protocole. Mais surtout les Allemands, Wangenheim à leur tête: junker jovial et brutal, d'un appétit féroce, dans tous les domaines: politique femmes, plaisirs de la table, chasse; espérant être chancelier au bout des succès qu'il se prépare et attendant tout de son empereur de caractère surhumain. Ses comparses, journalistes, hommes d'affaires, Paul Weitz, Humann (p. 33). Le vieux von der Goltz, un „vice-roi“ (p. 65), aux manières douces, à la voix sonore, presque lyrique, s'il le faut. Ne négligeons pas Kühlmann, „charmant, amusant, conciliant“ (p. 167), pour cacher son immense ambition. Les nouveaux-venus, apportant le dernier mot du maître: Liman von Sanders, qui demande, en tant qu'envoyé personnel du Kaiser, d'être placé avant les ambassadeurs et qui finit par ne plus être invité aux dîners diplomatiques après avoir suscité tout un gros problème de préséance; Bronsart de Schellendorf, chef d'État-major, auprès de cet inspecteur, l'amiral Souchon, héritier de l'esprit gaulois de ses ancêtres français, et les autres.

II.

Venons maintenant aux événements eux-mêmes qui, apparaissent ici avec une netteté parfaite, des révélations inédites, du plus haut intérêt, s'ajoutant à ce qu'on savait précédemment sur leur développement.

En arrivant à Constantinople, l'ambassadeur d'Amérique trouve cette nouvelle Turquie aux mains des „hôtés“ allemands qui travaillaient pour eux et comme chez eux, sous l'égide protectrice d'Enver, devenu ministre de la Guerre en janvier 1914. On a remplacé les anciens officiers, même Choukri, le défenseur d'Andrinople: dans six mois on aura une autre armée, avec une autre discipline, un autre uniforme, un autre armement, — don fait par l'Allemagne à elle-même. C'est l'oeuvre de Liman, arrivé vers la fin de l'année 1913 pour ne pas reconnaître d'autre chef que celui qui l'a envoyé. On veut avoir aussi une autre flotte que celle qui a été refaite par les soins de l'Anglais Limpus, dont il s'agit de se défaire le plus tôt possible. Car il faut faire la guerre à la Grèce: à l'achat du vaisseau brésilien devenu *Sultan Osman*, M. Vénizelos a répondu en obtenant des États Unis les cuirassés *Kilkis* et *Lemnos*; eh bien! la Turquie commande deux vaisseaux du plus moderne système en Angleterre.

Or la guerre européenne éclate avant leur livraison, et l'Amirauté anglaise les retient, au grand scandale des Turcs, qui oublient tout ce qu'ils doivent à la politique des Anglais en Orient. Cette guerre était prévue — c'est M. Morgenthau qui l'affirme, et ses déclarations authentiques, irréfutables, ont eu le grand retentissement que l'on sait —; Wangenheim a été appelé à Berlin pour participer au conseil tenu le 5 juillet par l'empereur entouré des chefs de l'armée et de la flotte, des grands industriels et commerçants, des principaux banquiers; l'ambassadeur d'Allemagne s'en est vanté devant son collègue américain (p. 61). De son côté, Pallavicini énonce sentencieusement son opinion que „les Puissances centrales ne pouvaient pas considérer le traité de Bucarest comme réglant définitivement la question balcanique“ (p. 84).

Aussitôt la Turquie mobilise — affaire de simple prévision! Elle prend, sur quatre millions pouvant porter les armes, un bon tiers. Mais, malgré les efforts des Allemands, quelle armée, sous le rapport moral surtout! M. Morgenthau l'a vue: „indifférence, misère..., l'image du désespoir..., un bétail“ (p. 63). Les „réquisitions“ sont un immense brigandage, dont l'État est le dernier à profiter. Mais, en fait de flotte, on vient d'en obtenir une par l'abri accordé au „Goeben“ et au „Breslau“, devenus pour les naïfs le „Sultan Sélim“ et le „Midillu“: l'équipage al-

lemand se coiffe du fez qu'il n'abandonne pour le bonnet habituel que lorsqu'il s'agit de chanter la *Deutschland über Alles* sous les fenêtres de l'ambassadeur de Russie (p. 77)

Or la Turquie est tellement utile qu'il faut bien passer outre. Cela n'arrange cependant pas les maîtres de la place. Les Allemands ne voulaient pas mêler les Turcs à la guerre, sachant bien qu'ils rêvent l'ancien Empire de Soliman, rétabli. Or ils laisseraient volontiers aux Anglais l'Égypte, pourvu qu'on leur reconnaisse la main libre en Mésopotamie, le futur Canaan vers lequel mène la voie allemande de Bagdad (p. 162). Mais la bataille de la Marne a empêché la marche triomphale pour laquelle on s'était préparé à Berlin; la guerre se prolongera peut-être indéfiniment. Il s'agit au moins d'écarter un des principaux ennemis: la Russie, en lui coupant les communications pour empêcher l'importation des munitions et pour l'appauvrir en interdisant l'exportation des blés. Talaat et Enver furent gagnés à l'idée de fermer les Dardanelles. Talaat parle intimement de „politique impitoyable“ ou, dans son allemand à lui: „*Ich mit die Deutschen*“ (p. 117). Le 27 septembre, un vaisseau suspect ayant été arrêté par les croiseurs anglais, on s'empresse de s'en formaliser pour décréter, à l'insu du pauvre Sultan, la fermeture des Détroits, c'est-à-dire le blocus de la Russie. Et, après quelques jours, à l'insu du Grand-Vizir, les officiers allemands de la marine ottomane coulent dans le port d'Odessa bombardée le „Donetz“, endommagent un vaisseau français et attaquent deux autres unités de la flotte russe. Alors que Saïd-Halim s'offre à faire amende honorable devant M. Giers, qui pose l'unique condition qu'on commence par expulser les Allemands, Talaat s'explique nettement devant l'ambassadeur d'Amérique: „Wangenheim, Enver et moi nous préférons que la guerre éclate maintenant“, (p. 119). La confiance dans la victoire finale des Allemands était aussi forte que la crainte de voir la Russie s'installer à Constantinople.

La déclaration de guerre tarda jusqu'au 13 novembre, et elle fut accompagnée de la fameuse invitation, de la part du clergé turc, à la „guerre sainte“, au *dschihad* contre tous les chrétiens, sauf les alliés autrichiens et allemands, et probablement certains des neutres, sous-entendus. On prêchait non seulement la révolte, mais l'assassinat tout simplement, aux coreligionnaires de

l'Égypte, de l'Arabie, de l'Hindoustan, de l'Algérie, de Tunis et du Maroc (on voulut bien oublier Tripolis, l'Italie n'étant pas encore entrée en guerre aux côtés des Alliés), de l'Iran et du Touran, de la Boukhara russe spécialement et même de la hollandaise Java !

Cette incitation au meurtre, honte éternelle pour la Turquie aussi bien que pour l'Allemagne elle-même, fit une faillite lamentable. Les athées du comité jeune-turc manquaient d'influence sur les masses des fidèles de l'Islam, qui ne pensaient guère à demander leurs règles de conduite chez ces mécréants de longue date qui étaient les Ottomans. L'expédition d'Enver dans le Caucase finit par des désastres. La frontière égyptienne ne fut jamais atteinte par l'armée de Syrie. Et enfin on vit avec effroi la flotte anglo-française se présenter devant les Dardanelles.

Les souvenirs de M. Morgenthau sont particulièrement intéressants pour cette phase de la guerre insensée. On craignait en même temps l'attaque anglaise en Mésopotamie et la déclaration d'hostilité des Bulgares. La succession des Autrichiens, battus en Serbie, paraissait ouverte; Wangenheim disait à l'oreille de son collègue neutre que, si la question de l'Autriche-Hongrie se posait, son Allemagne se chargerait bien des douze millions de frères vivant sous le sceptre des Habsbourg (p. 174). On se préparait à émigrer en Asie Mineure, à s'établir à Eski-Chehr. Une première attaque anglaise, le 19 janvier 1915, venait de détruire une partie des forts, qui ne disposaient que de moyens de défense insuffisants et démodés. On s'empressait d'exporter, de cacher le plus précieux des trésors accumulés. Un vent de révolte soufflait sur Constantinople menacée, qui croyait que sa dernière heure approche.

Seul, Enver tient bon. Il ne croyait pas que la Capitale puisse être atteinte par la flotte ennemie et que, même si elle arrivait à être bombardée, détruite, les Alliés eussent à leur disposition les troupes nécessaires pour une descente, dont dépendait tout. Il était décidé, du reste, à tout risquer jusqu'au bout. On brûlera tout ce qui rappelle Byzance chrétienne, Sainte Sophie en première ligne. Le confident américain eut alors un geste d'horreur. Et Enver de répondre, tranquillement: „Nous aimons tous le moderne“ (p. 179).

Le 18 mars, les Alliés, dans un suprême effort, perdaient le

Bouvet, l'Océan, l'Irrésistible. Mais les Turcs étaient aussi à bout de forces. Les Dardanelles ne représentaient pas encore cette nouvelle Helgoland (p. 200) qui résulta ensuite, dans quelques mois, de l'opiniâtre travail technique des Allemands. Les munitions étaient extrêmement réduites —, et M. Morgenthau certifie que la Roumanie n'avait pas toléré leur renouvellement¹. Si l'attaque avait été reprise le lendemain, sans regarder aux sacrifices, elle aurait réussi. Or l'entreprise fut abandonnée, au grand étonnement des Turcs.

Cet étonnement se transforma bientôt dans une foi immense, dans un sentiment exagéré de victoire, dans une folle conscience de force nationale, dans un espoir séduisant de pouvoir accomplir tout seuls les plus hardis exploits. „Les Turcs se montraient extrêmement irrités quand on leur rappelait qu'ils devaient aux Allemands une partie de leurs succès“ (p. 239). „Nous avons vaincu la flotte britannique“, disait Enver, „chose impossible aux Allemands et à aucune autre nation“ (*ibid.*). L'insuccès de l'entreprise de Gallipoli, en mai, ne fit qu'accroître cet état d'esprit, après qu'on eût surmonté une nouvelle crise de terreur, qui porta Enver à vouloir sacrifier les sujets de l'Entente en les internant à portée du canon. Des savants comme sir Edwin Pears furent jetés en prison. Malgré la cession de Démotica, de Dédéagatsch, d'une partie d'Andrinople aux Bulgares pour les gagner à la cause commune, ce formidable orgueil de parvenus singeant les Sultans et les Vizirs de jadis ne fut pas diminué. Au contraire, on se sentait plus fort par cette nouvelle alliance, garantissant contre une attaque au Nord.

C'est alors que, d'après l'expression de M. Morgenthau, le „type primitif“ du Turc (p. 238 et suiv.) se dégagea entièrement. Les déportations des Arméniens, après la „révolte“, la „trahison“ de Van, commencèrent, semant les voies qui mènent au désert des cadavres d'un million de paisibles „citoyens“ de la nouvelle Turquie libérale et inter-religieuse. Pour la première fois au cours de deux siècles, les Turcs en 1915 avaient à leur merci leurs populations chrétiennes (p. 253). Ils en profitèrent bien. L'ambassadeur d'Amérique décrit ces indicibles horreurs, en ré-

¹ „Il n'y a plus de doute maintenant que le Cabinet de Bucarest fut parfaitement honnête“ (p. 200).

sumant les rapports de ses consuls. „Je suis convaincu“, dit-il avec indignation, „que l'histoire universelle ne contient pas de plus affreux épisodes.“ Il peut bien avoir raison; Dschingiz-Khan était inférieur à ses imitateurs du XX-e siècle, représentant, du reste, un courant nationaliste, qui, par-dessus l'„ancêtre“ Oghouz, se reliait à ce patriarche. Et lorsqu'une dernière intervention de l'ambassadeur toucha cette question, Talaat répondit tout simplement: „Nous les avons liquidés; c'est fini“ (p. 334).

L'Empire ottoman existe et combat encore, et ces mêmes gens sont à la tête de sa résistance.

N. Iorga

* * *

Yovan Radonitch, *Histoire des Serbes de Hongrie*, Paris, Bloud et Gay, 1919.

C'est, dans des proportions assez étendues, une très bonne étude, dûe à un homme compétent, dont les préoccupations nationales influent pas toujours sur le caractère de son exposition.

C'est cependant bien le cas lorsqu'il parle, dans la préface même, des „Yougoslaves de la Transylvanie et du Banat actuels, soumis jusqu' à la fin du VIII-e siècle au pouvoir des Avars“ (p. VI): est-ce qu'on ne finira pas par découvrir des éléments de cette race sympathique au Spitzberg ou même dans la Terre-de-Feu? Nous signalerons plus bas ce qui en est des „Agatirsés“ et des „Celts Boïens“, voire même des Yazigues dans la Hongrie Inférieure. Pour M. Radonich, un „rössliérien“ convaincu, ce n'est qu'au XI-e siècle que les Roumains apparaissent, à l'insu de toutes les sources; par centaines de mille, venant de cette péninsule des Balkans où, *juste à ce moment, ils commencent à être un des facteurs historiques les plus vivaces*. Nous avons aussi débrouillé ailleurs la confusion voulue que M. Radonich fait entre les Slaves pannoniens et les Slaves-du-Sud, dans lesquels, bien entendu, il ne voit que des Serbes, auxquels donc tout appartient jusqu'au fond des Carpathes, alors qu'une grande partie des Balkans est leur apanage exclusif. Si quelque chef serbe a une haute situation en Hongrie, voici que ce royaume lui-même revient, pendant le XII-e siècle, aux mêmes Serbes.

Il ne valait décidément pas la peine de fouiller dans toutes les chroniques, latines et grecques, pour en venir à de pareils résultats. Il faut lire les pages 13—14 pour se rendre compte

du calcul de possibilités et probabilités qui est employé pour nous donner une ...vérité historique. C'est bien regrettable, nous le dirons encore une fois, parce qu'il s'agit de la cause serbe aussi bien que parce que le système est appliqué par un érudit ayant donné à la science de si estimables travaux.

La partie plus récente, après le XIV-e siècle, est incomparablement plus solide, et elle servira aux lecteurs qui ont pour la première fois l'occasion de trouver en français une exposition si succincte et si bien nourrie de faits. Chacun de nous y a quelque chose à apprendre. Le chapitre sur les conditions sociales dans la Hongrie du moyen-âge (p. 15 et suiv.) est vraiment excellent et tout nouveau, au moins pour ceux qui ne peuvent pas lire la *Verfassungsgeschichte* de Marczali. De même celui, qui suit, sur l'organisation militaire sous les Angevins. La colonisation des Serbes en Hongrie est racontée avec de très riches détails. Le grand rôle joué, comme possesseur de fiefs étendus (jusqu'à Szatmár), en Hongrie, par le despote serbe Étienne est très bien mis en relief : bien entendu, M. Radonich élève des doutes sur l'authenticité du document de 1426, par lequel le roi Sigismond déclare expressément ne considérer les despotes serbes que comme ses vassaux, dont les États héréditaires mêmes devraient lui revenir à lui comme suzerain, en cas de deshérence. Et cependant Georges Brankovitsch, le successeur d'Étienne, agit absolument selon les clauses de cet acte, de ce „traité“. S'il eut aussi dans le Maramoros la forteresse de Munkács, ceci ne pout avoir d'importance que pour les conditions intérieures, féodales de la Hongrie elle-même, *et non pour le développement de cette formation politique serbe que M. Radonich voudrait avoir dans la Hongrie du XV-e siècle*. C'étaient uniquement des „rapports domaniaux“, ainsi que les qualifie très justement Pesty dans son ouvrage consacré à Brancovitsch en tant que vassal de la couronne de Hongrie et possesseur de fiefs entre les frontières mêmes du royaume. Le diète hongroise lui imposa même, en 1439, de ne nommer que des Magyars dans les situations qui dépendaient de son choix. Le projet que conçut Georges de faire épouser à son fils Lazare Elisabeth, fille d'Albert de Habsbourg, dernier roi de Hongrie, pour pouvoir lui assurer l'héritage de ce dernier, fit perdre à cet étranger outrecaidant ses fiefs, qui fournissaient une partie si importante

de ses revenus. La rivalité entre le despote et le tout-puissant Jean Hunyadi est dûe principalement à ces envahissements d'un esprit audacieux.

M. Radonich relève les relations de parenté entre les descendants des Brancovitsch et les princes de Moscou et de Moldavie. Hélène, femme du Grand-Duc Basile Ivanovitsch, avait pour mère Anne Yakchitsch. Alors que Grégoire Brancovitsch, ayant rompu son mariage en 1496, devint le moine Maxime, plus tard Métropolitaine de Valachie, de Belgrade enfin (enterré au couvent de Krouchédol, en 1516), son frère Jean, époux d'Hélène Yakchitsch, qui vécut seulement jusqu'à 1502, eut deux filles: l'aînée d'Hélène, femme de Pierre Rareș, prince de Moldavie, fut Marie, qui épousa Ferdinand Frankopan, dont il eut Catherine, et le mari de cette princesse, Nicolas Zriny, devint célèbre par la défense de Szigeth (p. 52). La veuve de Jean transmet le titre de despote à Ivanitsch Bérislavitsch (1504-1514); le frère d'Ivanitsch, François, avait épousé Barbara, veuve du despote Vouc Brancovitsch (p. 54). Ivanitsch et son frère Étienne ne furent cependant que des fonctionnaires du roi de Hongrie, qui offrit au premier le Banat de Jaice, en Bosnie récupérée: on opposa à Étienne pendant la guerre pour la couronne un certain Raditsch Bojitsch (p. 55). Militza, fille de Marc Yakchitsch, épousa un Bakitsch. Un rejeton des ducs de Herzégovine, Balcha, vivait dans le royaume à la même époque (p. 56).

Dans le chapitre suivant l'auteur accumule des chiffres pour prouver qu'au XVI-e siècle, par suite des immigrations serbes „pendant le règne de Mathias, les Serbes étaient déjà la plus importante et la véritable armée hongroise“ (p. 59): il suffit de reproduire cette assertion pour en montrer l'absurdité. En décrivant (p. 69 et suiv.) la révolte du „Tsar Yovan“ (Nénada), M. Radonich oublie de mentionner la forte participation des serfs roumains à son aventure. Il avait auprès de lui un tshelnik, à la mode balcanique (chez les Roumains de Thessalie aussi), et deux Palatins, à la mode hongroise.

Pour la première fois on a ici les biographies complètes des deux Serbes qui se disputèrent le pouvoir vers la moitié du XVI-e siècle sur cette même terre hongroise, Pierre Pétrovitsch et Georges Outiéchénovitsch-Martinuzzi (p. 79 et suiv.). Pétrovitsch était un parent de la dynastie transylvaine des Zápolya, et

il venait des environs de Pojôga; Georges était originaire de Sebenico, en Dalmatie (d'où la forme italienne de son nom habituel, que l'auteur évite à dessein)¹. Si le premier garde le caractère national, le second n'est qu'un prelat catholique et un facteur ambitieux de l'histoire de la Hongrie.

Tout cela n'autorise pas à admettre que, de même que la Batschka, le Banat aussi était appelé à cette époque „pays serbe“ (Ráczország). Nous avons cité, au contraire, souvent, le texte d'un Italien de la seconde moitié du XVI^e siècle pour lequel la région de Lugoj et de Caransebeș est une *Valachia Citeriore*². Et aucun des faits présentés par M. Radonich ne contribue à confirmer l'idée, chère à son esprit, que, en ce qui concerne les despotes, „ce n'étaient pas là des despotes in partibus, mais des chefs réels du peuple serbe“ (p. 83). Bien au contraire. Et il est tout aussi peu prouvé qu'après la catastrophe des Hongrois à Mohács (1526) „les Serbes eussent résolu de fonder un État à peu près indépendant“.

Les renseignements sur le régime turc en Hongrie (p. 91 et suiv., d'après Solomon, *Ungarn im Zeitalter der Türkenherrschaft*, Leipzig 1885, et „Les registres d'impositions turcs en Hongrie“ — en hongrois — d'Antoine Lasz!ófalú Vecics) ont une importance qui dépasse le but restreint de l'ouvrage.

Dans le chapitre sur l'Église nous aurions aimé savoir pourquoi des évêques apparaissent si tard dans le Banat et quel est le critérium pour distinguer ceux parmi les prélats, employant le slavons de la tradition, qui étaient serbes de ceux qui étaient roumains. Le monastère de Hodoș-Bodrog dans le Banat ne peut pas avoir été fondé par les Yakchitsch: il n'y a aucune ins-

¹ Leur contemporain, le Grand-Vizir Mohammed Sokoli, aurait été „diacre du monastère de Miléchéva, en Herzégovine.“ (p. 83).

² La même confusion, voulue, aux pages 99-100: „Les représentants d'autres nationalités, tels que les Roumains — ceux-ci surtout dans le comitat de Torontál“ (M. R. veut dire: „les Roumains du comitat de Torontál“, mais l'autre phrase a l'avantage d'être ambiguë)—, les Allemands et les Magyars sont des étrangers qui s'y sont installés au cours du XVIII^e siècle, lorsque les Turcs furent chassés de la Hongrie et du Banat“. Suit une note où des „témoignages“ sont recueillis à droite et à gauche dans ce sens. Nous ne connaissons pas l'article de M. R., *Le droit des Roumains et des Serbes sur le Banat*, „Revue des études historiques“, novembre 1916: il aurait mérité une réponse.

cription, aucun privilège, et l'architecture est sans doute du moyen-âge, ainsi que nous nous en sommes rendus compte en le visitant; comme les autres couvents, il a sans doute appartenu d'abord aux catholiques, à une époque du XIV^e siècle où Charles-Robert, roi de Hongrie, avait fait de Timișoara-Temeschwar presque une seconde capitale et où son fils Louis s'appuyait sur ce Banat transdanubien pour fonder l'autre Banat, cis-danubien, de Vidin. Les témoignages de la tradition ne prouvent que très peu (cf. p. 110). Si ces couvents avaient été d'une fondation plus ancienne, les princes roumains, qui ont été les plus grands donateurs de l'orthodoxie, ne les auraient pas oubliés dans leurs aumônes.

Nous présentons ailleurs (voy. pp. 51-52) une hypothèse sur l'origine des Choktzi et Bounievtzi, qui parlent à l'heure qu'il est le serbe. Dans une lettre de la collection de Fermendzin citée par M. Radonich (pp. 122-123), ainsi que dans beaucoup d'autres, publiées dans les „documents Hurmuzaki“ et ailleurs, on voit que, même après la dénationalisation complète au XVIII^e siècle, on continuait à appeler Valaques ceux qui conservaient la confession orthodoxe.

En 1594 ce ne fut pas le titre de „despote“ (p. 126), mais bien celui de „roi de Serbie“ qui fut offert par les „Rasciens“ révoltés contre les Turcs à l'ambitieux prince de Transylvanie, Sigismond Báthory. Nous ne comprenons pas non plus ce que M. Radonich veut dire lorsqu'il parle de la translation de l'évêché serbe de Jenö à „Gyula en Transylvanie“: s'il s'agit de Gyula-Fehérvár (Bâlgard, Alba-Iulia), ce fut un évêque roumain qui y fut installé. D'autant moins peut-on saisir le sens de cette affirmation: „Par cette immigration, comme par celle au XV^e siècle, l'ancien élément serbe en Transylvanie (?) fut renforcé, et les Serbes commencèrent à jouer un rôle important dans le pays (?) à la fin du XVI^e siècle et au commencement du XVII^e“. Quelle en est la preuve? Le Serbe roumanisé Georges Rácz — un prétendu Brancovitsch — fut un simple chef de mercenaires au service de Michel-le-Brave, prince de Valachie et conquérant de la province; il y avait aussi dans cette armée des Turcs, des Tatars et des Vallons belges! En 1611 ce n'est pas Georges Rácz qui commandait dans la bataille où il resta sur place, mais bien le prince transylvain lui-même, Gabriel Báthory. Quant au Métropolitain

Sabbas, un Brancovitsch, mais pas un descendant des despotes, il parlait et écrivait en roumain, et ses ouailles appartenaient dans leur immense majorité à la race roumaine (cf. p. 128 et suiv.)¹.

Dans un chapitre suivant (p. 351 et suiv), M. Radonich résume son étude, très étendue et si nouvelle, sur le „despote“ Georges Brancovitsch, frère du Métropolitte. Certains documents sur ce personnage curieux sont utilisés ici pour la première fois.

Suit l'exposition de la colonisation serbe en Hongrie méridionale à la fin du XVII-e siècle. L'auteur exagère le caractère permanent, éternel, de traité entre deux entités politiques, du privilège accordé à ces immigrés par l'empereur Léopold. Le vice-Voévode Yovan Monasterli, nommé en 1691, était originaire de Monastir, en Macédoine. Les premiers démêlés des colons avec le gouvernement italien et avec le clergé catholique sont exposés minutieusement, en employant des actes inédits. Du reste l'appendice documentaire contient seize pièces.

M. Radonich se propose d'énumérer, dans un second volume, „les péripéties et les crises par lesquelles passa le peuple serbe en Hongrie dans les XVIII-e et XIX-e siècles et durant la période contemporaine“. Nous lui souhaitons l'impartialité qui lui a manqué si souvent dans le premier.

* * *

Yovan Radonitch, *La Batschka*, Bloud et Gay, 1919.

Le même professeur Radonich, de Belgrade, donne un bref aperçu des conditions actuelles du territoire au-delà de la Theiss jusqu'au Danube moyen, qui a été attribué, des dépouilles de la Hongrie impérialiste, à l'État yougoslave.

Les statistiques hongroises ont été dûment mises à profit.

En ce qui concerne le nom même de cette Batschka, qui signifie „bergerie“, exploitation de troupeaux par un *batsch*, en roumain *baciu*, on peut bien se demander à quelle race appartenaient ces chefs d'exploitation. Au moyen-âge l'élevage des brebis formait, dans les Balcans aussi bien que dans les Carpathes, l'apanage presque exclusif des Roumains. Entre Bodrog, nom du comté voisin, et les Bodritsches slaves il ne peut pas

¹ M. Radonich, qui paraît vraiment réclamer la Transylvanie aussi pour les Serbes (!), écrit „Sibinj“ le nom de la ville de Sibiu (Hermannstadt, Nagy-Szeben), dans cette Transylvanie (p. 164).

y avoir, en échange, malgré l'autorité d'un Schafarik, aucun rapport; il n'y a que la similitude fortuite des noms. Pour avoir l'origine de ce Bodrog il faut chercher parmi les mots magyars ayant la même terminaison. La région présente, du reste, un nombre imposant de noms slaves, dûs à une colonisation récente: le centre même s'appelle „Nouvelle Colonie“ (Novi-Sad; en allemand Neusatz, en hongrois Uj-Videk; les Roumains en ont fait Neoplanta). A signaler aussi celui de Turia, qu'on rencontre aussi chez les Roumains de Macédoine et en Moldavie (circonscription du district de Jassy).

La partie historique, dûe à cet historien, ne correspond pas toujours aux résultats actuels de la science. Hérodote ne dit nulle part que dans la Batschka il y ait eu de son temps des Agathyrse; la présence des „Celts Boiens (*sic*)“ n'y est pas attestée pour le III-e siècle, non plus que l'intervention du grand roi dace Boirebista. Aucune source ne raconte une expédition de Trajan contre les Yazigues dans la Batschka. Le ring d'Attila était-il vraiment „aux environs de Segedin“? Et ce n'est pas dans l'historien magyar moderne Szentklaray qu'on pourrait chercher les renseignements les plus certains sur les combats livrés par les Comnènes sur cette frontière, au XI-e siècle. Je doute fort que la présence de Bulgares musulmans dans la Batschka au XIII-e siècle soit constatée par les moyens habituels d'une science sérieuse: une „villa Saracenorum“ contenait sans doute d'autres hôtes que des Bulgares.

La partie relative à la colonisation serbe au XV-e et au XVI-e siècle se présente mieux.

Nous observerons aussi que le système de serbiser tout ce qu'on rencontre va un peu trop loin lorsqu'il impose à Oradea-Mare (en hongrois Nagy-Varád, en allemand Grosswardein) le nom serbe de Véliki-Varád: qu'est-ce que les Serbes ont-ils à chercher si loin au Nord de la rivière du Murăș-Maros?

Les „Serbes catholiques de Bosnie“, dits Bunievtzi (de la rivière Bouna) et Choktzi (d'après le sobriquet: Chok; cf. les sobriquets roumains: Moș, Mocan, et les Chopes des Bulgares, près de Sofia) sont une population roumaine serbisée comme celle des „Valaques“ établis au même XVI-e siècle en Styrie et des Uscoques soumis à la domination vénitienne. Ces Choktzi sont „de grande taille et bruns pour la plupart“ (p. 62), d'un

esprit violent et disposé à la vengeance; comme les autres Roumains, ils sont grands distributeurs de sobriquets. Les coutumes populaires énumérées par M. Radonitsch ne se rencontrent pas seulement chez les Serbes, mais bien chez les Roumains aussi. Cette population représente aujourd'hui, d'après l'auteur, un centaine de mille d'habitants.

* * *

D. Mischew, *The Bulgarians in the past, pages from the bulgarian cultural history*, Lausanne, Librairie Centrale des Nationalités, 1919.

M. D. Michev est membre de l'Académie bulgare, et, à ce qu'il paraît, historien. Tout en promettant un autre ouvrage sur „les arts plastiques, l'architecture, la peinture, etc.“, chez les Bulgares anciens et modernes, il nous donne cette fois un exposé du „phénomène le plus important de la vie sociale des Bulgares, côte à côte, autant qu'il est nécessaire, avec celle des peuples voisins auxquels ils sont liés par l'intellectualité et l'organisation physique“.

Il consacre 478 pages de grand format audit „phénomène“. Suivons-le autant que possible.

M. Michev commence — pourquoi? — avec la fondation de Constantinople, s'appuyant sur des autorités si actuelles que Crevier, Le Beau et même l'abbé de la Bretonnerie, *Histoire de Joinville* (lisez: Joinville). L'histoire de l'Empire d'Orient est présentée assez largement pour arriver au second chapitre, traitant de la „mission civilisatrice“ de la Bulgarie pendant tout le moyen-âge. Les faits sont généralement exacts, mais on accepterait difficilement la conclusion que „de Siméon au XIV-e siècle (*sic*) la Bulgarie devient le centre de l'érudition (*learning*) et de la civilisation slave“ (p. 24). On ne voit pas comment l'œuvre d'un évêque Daniel, Serbe, ou les commencements de la littérature russe peuvent être compris dans cette ambitieuse formule. On ne pourra pas davantage admettre — si on connaît tant soit peu les conceptions dominantes au moyen-âge — que „dans la vie politique de la Bulgarie pendant le premier et le second Empire bulgare les traces d'une idée nationale prédominante sont de toute évidence“ (*are clearly in evidence*; p. 24). Doris le convertisseur l'aurait voulu lui-même, ne consentant pas à soumettre son Église naissante à Byzance, et l'auteur constate la différence

qu'il y a entre ce profond penseur politique du IX-e siècle bulgare et le Voévode valaque Alexandre, qui paraît avoir trouvé ses Roumains païens au beau milieu du XIV-e siècle (p. 24)... Le chapitre rédigé surtout d'après Drinov, n'ignore pas *l'Innocent III* de Luchaire, mais il prétend citer la chronique de S. Bertin, Hincmar et le *Chronicon Fuldense* de la manière suivante: „*Bertini Chronicle*, Hinkman of Reims, Rodinon, Foulda Chronicle"! Saint Clément devient „le Pestalozzi du IX-e siècle“, ce qui n'est pas peu dire. Et cependant ce chapitre sur la littérature bulgare au moyen-âge est vraiment instructif, si on se méfie des idées générales et si on se rend compte que les citations sont parfois de seconde main.

Le chapitre III, tout aussi intéressant, concerne le bogomilisme. La bibliographie occidentale est aussi sérieusement employée que la littérature slave, très riche et très peu connue.

Nous ne pouvons pas saisir l'idée dominante du quatrième chapitre, qui s'arrête longuement sur des faits déjà connus et s'embrouille dans le fouillis de l'histoire byzantine. Le cinquième expose ce qu'on peut trouver en fait de lumières dans la Bulgarie conquise et administrée par les Turcs. Il faut observer cependant que, si l'Empire ottoman avait sous Soliman-le-Magnifique un vernis slave (p. 182), il le devait aux Serbes, qui y jouaient un grand rôle — on n'a qu'à rappeler le nom du tout-puissant Grand-Vizir Mohammed Socoli —, et non aux Bulgares. En fait de bibliographie, l'historien de l'enseignement grec s'appelle Chassiotis, et non Shassiotis, et Cousinery ne peut pas être écrit Kousineri (p. 189). Les imprimeries du Mont-Athos, de Salonique de Melnik sont Serbes, celle de Moschopolis roumaine, en ce qui concerne la nationalité de ses fondateurs et protecteurs, grecque, en ce qui concerne la langue (voy. p. 187). Marc Botzaris était un Valaque hellénisant, et pas un Bulgare (p. 195). Je doute aussi que le célèbre évêque Eugène Boulgaris fût Bulgare autrement que de nom (cf. p. 197).

La Renaissance au XVIII-e et surtout au XIX-e siècles occupe le chapitre VI. Les traités conclus par les princes valaques avec les Sultans sont—l'auteur pouvait bien le savoir (cf. pp. 220 221)—de simples falsifications. Ce n'est pas dans la fantaisie de Vaillant, qui écrivait sa *Romanie* il y a un siècle, d'après les incitations de sa riche imagination, qu'il faut chercher l'histoire rou-

maine. On se demande aussi ce que peut bien être „l'empereur italien“ de 1593 (p. 227), et transcrire Király comme „Coralli“ c'est le rendre totalement méconnaissable. Il paraît que le traducteur anglais n'avait guère la préparation nécessaire pour rendre un texte bulgare d'histoire (Lavelaye figure comme „Lavelé“).

Les chapitres suivants donnent un aperçu d'histoire de la littérature bulgare au XIX-e siècle et, comme tels, ils sont certainement les bienvenus. L'histoire des révoltes qui précédèrent plutôt qu'elles ne préparèrent la fondation de la Bulgarie actuelle ne nous paraît pas rentrer dans le sujet: elle est cependant très circonstanciée. Très intéressants les renseignements sur la „coalition sacrée entre Roumains et Bulgares“ conclue vers 1860 et, d'après l'article de Ed. Engelhardt, *La confédération balkanique* („Revue d'histoire diplomatique“, 1892, I, p. 1 et suiv.; cet article nous était inconnu), le traité conclu entre le prince de Roumanie et celui de Serbie en 1867: la Roumanie se réservait la possession du Delta danubien et de la Bulgarie orientale avec Roustschouc et Varna, la Serbie le reste (cf. Michev, pp. 391-392).

* * *

Louise Weiss, *La république tchéco-slovaque; préface de M. Edvard Benès*; Paris, Payot, 1919.

Le lumineuse préface de M. Benès expose la mission historique des Tchèques, devant combattre pendant des siècles les efforts opiniâtres de la germanisation; elle montre les sentiments d'ordre des ouvriers tchèques, qui ont pu vivre, comme soldats, pendant de longs mois au milieu du bolchévisme russe sans être infectés et qui, compagnons des bourgeois dans la lutte aussi bien sociale que nationale contre les Allemands, ont conservé le sentiment d'unité qu'il faut pour raffermir actuellement les bases mêmes de l'État, que toute agitation maximaliste pourrait compromettre.

M-me Louise Weiss donne, à partir de novembre 1917, des notes claires sur le développement de la lutte tchèque pour la liberté. On voit que l'ingéniosité de journaux était arrivée à faire passer les bulletins militaires vrais, favorables aux Alliés, sous la forme de bulletins météorologiques. A retenir cette sentence du député Stransky sur la „Monarchie“: „Le principal devoir

du peuple tchéco-slovaque est de nuire à l'Autriche en toute occasion. Nous le devons à notre fidélité envers notre peuple et envers la Couronne de Bohême, et cette fidélité ne peut se manifester que par la trahison envers l'Autriche. Aussi sommes-nous décidés à la trahir fidèlement chaque fois que nous le pourrions. Et puis est-ce encore un État que cette Autriche-Hongrie? Nullement. C'est un rêve affreux, c'est un cauchemar séculaire, et voilà tout! C'est une agglomération de huit nations irrédentes, les Allemands non compris. C'est un monstre! En face de cette Autriche à l'épine dorsale allemande, nous déclarons hautement:

Que nous lui vouons une haine éternelle,

Que nous la combattrons,

Et qu'avec l'aide de Dieu nous finirons par la démolir" (23 juillet 1918). Lorsque Damas tomba, les députés slaves du Reichsrat murmuraient que „Babylone“ succombera bientôt elle aussi (p. 128).

On voit qu'il a été question d'une liaison entre Tchéco-Slovaques et Yougo-Slaves par une „bande de terre“ appartenant à six „comtés“ dont la population est 30% slave, 30% magyare et 40% allemande. On relierait de la sorte Presbourg à Agram. „Cinq cent mille Germano-Magyars seraient donc sacrifiés à deux cent mille Slaves et à l'intérêt supérieur de la tranquillité générale.“ (p. 210).

* * *

Constantine Stephanove, *The Bulgarians and Anglo-Saxondom*, Berne 1919.

Les mottos qui figurent sur la feuille de titre elle-même nous avertissent, dans des citations de témoignages plus ou moins complaisants, d'Américains de distinction, que „l'histoire de la Bulgarie est la répétition de l'histoire d'Amérique“, que „les Bulgares se sont montrés le peuple balcanique le plus sensible aux influences chrétiennes venant d'Amérique“ (on sait combien les Bulgares sont indifférents à tout ce qui touche la religion), que „la Bulgarie est l'élève fidèle de son grand professeur l'Amérique“, que „les Bulgares sont les Yankees des Balcans“ (ce serait un dicton populaire, un *general saying*; et alors qu'est-ce qu'il en est de l'autre *general saying*: que les mêmes Bulgares sont „les Prussiens des Balcans“?).

D'après ce frontispice on peut bien s'imaginer ce que le livre lui-même doit contenir.

L'auteur est tout étonné de „la littérature étendue qui existe en anglais sur cette question“. Il n'en tirera qu'une partie, ce qui peut lui donner non moins de 384 pages.

Un premier chapitre analyse „les titres d'une nation à son unité politique“, lisez plutôt: Développement du sentiment national chez les Bulgares. M. Stephanove ne peut pas remonter plus haut que la fin du XVIII-e siècle (le moine Païsius du monastère de Chilandare, compilateur d'une grossière histoire populaire de sa nation). Mais il y aura aussi des faits datant du VII-e siècle et tout ce qu'on ne devrait pas y trouver, — avec des citations d'auteurs écrivant en anglais qui ont montré des sympathies au peuple bulgare, à des moments de son histoire où il le méritait. Parmi ces Anglo-Saxons on ne croirait pas pouvoir rencontrer Pouqueville, „un écrivain français éminent“ (p. 19). Et, une fois qu'on est dans le bibliographie française, les certificats, d'une compétence très variée, se succèdent pour ne trouver rien. Des lignes grecques horriblement reproduites montrent qu'à la rigueur on peut en demander aussi à l'ennemi (p. 31). On pense bien que les Allemands donnaient aux Bulgares toute l'Europe sud-orientale dès le XIV-e siècle...

Dans le chapitre II, consacré au traité de Berlin, il y a une sub-division spéciale pour déplorer „la ruine de l'amitié roumano-bulgare“ (c'est à pleurer...). Ce triste événement daterait de l'année 1878, lorsque l'Europa reconnut aux Roumains la possession de la Dobrogea. Mais on s'aperçut à Sofia tout dernièrement que cette amitié avait succombé. Plus loin il y a même des vers de Byron, d'une éloquence diplomatique extraordinaire: rien qu'à les lire on doit donner raison à ces bons Bulgares. Suit un chant de comitadschis macédoniens. Il paraît que tout cela a des liaisons mystérieuses.

Le bibliographe pourra se valoir du chapitre III, contenant „le verdict des savants, des historiens, des voyageurs érudits, etc.“. Cela commence par John Burbury, en 1671, qui affirme que la Morava sépare la Serbie de la Bulgarie; sur ce témoignage il faut fixer aujourd'hui la frontière entre les deux États. Gibbon lui-même est le voisin immédiat de ce „voyageur érudit“. Son fameux ouvrage s'appelle pour M. Stéphanove, „membre de la

Société de géographie d'Amérique": „Gibbon's Rome". Cela finit par des journaux d'hier et par les plaidoiries de M Noël Buxton, toujours fidèle à la bonne cause.

Le chapitre IV est destiné à flatter particulièrement l'Amérique, qui est présentée comme la vraie fondatrice de la Bulgarie, sur la foi d'une citation du professeur W. S. Monroe. Il est question, bien entendu, de l'œuvre des missionnaires américains. Mais ce qui est un titre à la reconnaissance bulgare devient une traite en faveur des Bulgares auprès du crédit américain. Les écoles, le Roberts-College en première ligne, ne sont pas oubliées.

Avec ce système l'Allemagne aurait pu présenter elle-même plusieurs volumes de compliments français pour demander, sur la foi de ces certificats, qu'on lui épargne les clauses de la paix de Versailles.

Il y a aussi des cartes: on n'a qu'à examiner celle de la Dobrogea pour changer la formule bien connue et dire: „Falsifiez falsifiez; il en restera toujours quelque chose".

* * *

Helmolt, *Weltgeschichte*, bearbeitet von Armin Tille, Leipzig, Bibliographisches Institut, 1919.

M. Heinrich Zimmerer, qui traite, dans le volume IV de la *Weltgeschichte*, l'histoire de l'Empire ottoman fournit beaucoup de renseignements nouveaux. Mais il parle d'un combat à «Wasap sur l'Ialomița» (?), d'un «roi» de Serbie qui s'appelait Georges Brancovitsch, d'un évêque de «Corona» (lisez: Coron), envoyé dans les Principautés roumaines (?), etc. Saoudschî pour Saudschî et Khalif pour Khalil sont des fautes d'impression. Il ne faut pas remplacer par «Sagan» le nom du Pacha Saïanos. Ce n'est pas Alphonse de Portugal (!) qui se préparait contre les Turcs après la prise de Constantinople (p. 238), mais bien Alphonse d'Aragon, roi de Naples. A la page 241 confusion entre le roi Étienne de Bosnie et Stipan, duc de l'Herzégovine. On ne croirait pas que «Banczug» en Pologne signifie Buczacz (p. 246). Le Sultan ne commandait pas à Calugareni en 1595 (p. 257). Il n'y a à Hotin, en Bessarabie, «ni forêts, ni steppes» (p. 261). Je cherche en vain un Serimvar en Transylvanie (p. 263): il s'agit du château des Zriny, en Hongrie. Je ne pourrais pas croire que le Vizir Cara-Moustafa rêvait en

1683 d'un «second Empire turc» ayant pour capitale Vienne (p. 267). On ne comprend pas pourquoi une lointaine descendance de la Maison de Deux-Ponts peut valoir à Charles XII le titre de «Wittelsbacher» (p. 271). La paix de Passarowitz céda aux Autrichiens aussi l'Olténie roumaine (cf. p. 272). Il n'y eut pas un seul émigré polonais de mêlé au mouvement révolutionnaire roumain de 1848 (p. 291). Constantin Cantacuzène n'était ni un «Kantakuzenos», ni un prince (*ibid.*).

L'histoire des Serbo-Croates par M. Vladimir Milkowicz est claire et impartiale. Il reconnaît que les Yougo-Slaves ont un autre type, qu'ils ont eu un autre paganisme (à relever le nom de Pagania qui s'attache à la Naretva) que les autres Slaves, qu'ils n'ont pas eu une forme particulière de vie politique. Ceci est dans le sens de notre thèse que la base ethnique est un mélange entre la race thraco-illyrienne et la population latine immigrée, et la base politique l'idée romaine sous la forme byzantine¹.

En ce qui concerne notre collaboration pour l'histoire des Magyars, des Roumains, des Bulgares, etc., nous laissons suivre ces explications pour la presse neutre qui ont été données déjà d'une manière plus circonstanciée au public roumain :

Monsieur le directeur,

J'ai l'honneur de vous prier de me permettre de dénoncer par la voie de la presse suisse l'abus commis contre mon honneur scientifique par M. Armin Tille, éditeur responsable de la *Weltgeschichte* de Helmolt, qui a fait ajouter à mes chapitres sur la Bulgarie, la Hongrie et la Roumanie des jugements sur les événements de la grande guerre qui, s'ils m'appartenaient, constitueraient un acte de lèse-patrie et de lèse-nationalité.

M. Tille a aggravé son inqualifiable acte en prétendant dans la préface que les pages ajoutées m'ont été communiquées «dans la mesure des possibilités». Je déclare ne les avoir jamais connues, car je les aurais rejetées avec indignation.

N. Jorga, professeur
à l'Université de Bucarest."

* * *

¹ Cette idée a été exprimée déjà par de Gubernatis, dans son livre *La Serbie et les Serbes*.

Ingenieur Victor J. Blășian, *Probleme de industrie națională, Sibiiu 1919.*

L'auteur de ce petit écrit recommande aux Roumains qui ont créé en combattant la grande patrie rêvée au cours des siècles le travail organisé qu'il faut pour mettre en valeur les richesses considérables dont ils sont devenus les détenteurs, certainement responsables envers la civilisation de l'humanité. „Le citoyen qui ne donne pas aujourd'hui *le maximum de travail qu'il peut prêter* ne mérite pas d'être épargné; il ne mérite pas même d'être toléré dans la société humaine.“ Et M. Blășian observe avec raison qu'il ne s'agit pas seulement d'un travail matériel quelconque, d'un de ces „travaux forcés“ qu'on se décide à peine à fournir entre deux grèves, mais bien du travail qui a une origine, et donc une valeur, morale. Quiconque contribue à relever, dit-il, „le moral du travail“, accomplit un des plus grands devoirs envers la société qui l'aide à vivre. Le contraire de ce travail organisé, accepté avec plaisir et exécuté avec zèle, c'est le bolchévisme, destructeur tout autant par la violence que par l'inertie. M. Blășian est d'avis que c'est au vrai socialisme que revient le beau rôle d'intervenir où on observe „la lâcheté, le travail sans conscience“.

En démontrant que la Grande Roumanie a toutes les conditions requises pour créer une industrie moderne, l'auteur fournit des dates statistiques sur ces conditions mêmes. La réserve de charbon dans les parties ayant appartenu au royaume de Hongrie s'élève à 11.110.000 tonnes, celle du charbon brun à 575.360.000 tonnes et, enfin, celle de la lignite à 50.200.500 tonnes. Quant à la Roumanie d'avant la guerre, une exploitation absolument insuffisante ne donnait qu'un peu plus de 200.000 tonnes de charbon par an, sur une réserve probable de 36 millions. La tourbe dans les territoires ci-devant hongrois représente 203 millions mètres cubes.

Quant au pétrole, on sait la grande valeur des terrains pétrolifères roumains: en 1912 ils produisaient 1.807.000 tonnes métriques (l'État était propriétaire de 10.63⁹/₁₀₀, seulement, des terrains). Enfin la Transylvanie possède des sources de gaz méthanique d'une valeur immense. Une évaluation américaine supputait leur production possible à 72 milliards mètres cubes; aujourd'hui on peut parler d'au moins 150-220 milliards. „Un

mètre cube de gaze équivaut à 1.23 kgr. charbon de 7.000 calories ou à 1.44 kgr. charbon de 4.250 calories." On recueille ce gaz dans cinq localités; il y a trente exploitations. On l'emploie aussi à fabriquer du chlorophorme, de l'encre typographique, etc.

Le „charbon blanc“ des rivières représente pour la Transylvanie seule 850 254 HP.

CHRONIQUE.

Anciens rapports ethniques dans le district de Vidin.

Dans un petit livre roumain, depuis longtemps oublié, *Anti-chități despre crucea Domnului nostru Iisus Hristos*, par A. Geanoglu Lesviodacs (Bucarest 1857), parmi les souscripteurs on trouve (p. 173) ceux „du diocèse de Vidin en Turquie“, à savoir: „d. mousikoslovesneâichimou gn. Haralambii I. Gamsovianov, psalt vidinski“, donc un chantre de Vidin, Gamsovianov, au nom bulgare, puis, en slavon encore, le prêtre Dimitar (forme serbe) du village de Ciunguruș (roumain), Alexandre Pétrovitsch (nom serbe), teinturier („boëdschi“) à Vidin, Baroutliiskii, „vosпитател iounosti vidinskiia vŭ slavenno-bolgarskago dialekta“, donc un „instituteur de la jeunesse de Vidin dans le dialecte slavo-bulgare“, le prêtre de Vidin, Stoian Iconomov (nom bulgare), qualifié, en serbe, de „tshestnéichii“, un Theodore de Niche, intitulé „blagovénéâichii“, un „Iani Sakilarii“ (prêtre sacellaire; probablement grec) de Niche, Jean Tzvetkov (forme bulgare), un prêtre Georges Stéphanovitch et un Ange Guéorguiévitsch (noms serbes). Suivent en roumain ces trois derniers noms: „Pierre, paraclisiaire à l'église de St. Démètre“ „Stan Gheorghiu, cordonnier (papugiu) dans la forteresse de Vidin“ et le „prêtre Stancu du village de Gumătați, près de Vidin“. Le paraclisiaire abonne „quinze exemplaires“.

Il en résulte que dans le district de Vidin il y avait des villages roumains comme Ciunguruș et Gumătați, qu'on officiait en roumain dans l'église de St. Démètre de la ville même, dont le chantre pouvait vendre quinze exemplaires d'un ouvrage roumain et que des artisans roumains se trouvaient même dans la vieille forteresse de Pasvantoglu.

Sur ce qu'était Vidin à cette époque voy. Blanqui, *Rapport sur l'état social des populations de la Turquie d'Europe*, Paris, 1842, p. 9 et suiv. Le Pacha Husséin faisait aussi le commerce des blés de Valachie.